

Étude critique

Comparatisme & Histoire des idées, des sensibilités, des émotions

Dans ce titre qui propose une manière de triptyque, le premier volet est un domaine traditionnel de la littérature comparée : on rappellera la première thèse comparatiste de Joseph Texte en 1895 sur le cosmopolitisme de Jean-Jacques Rousseau, plus tard, la crise de la conscience européenne de Paul Hazard et le premier congrès de la SFLC (Bordeaux 1956) sur le thème « Littérature générale et Histoire des idées ». Quant aux deux autres, il convient de rappeler — sans allonger immodérément cette introduction — qu'ils représentent de lentes conquêtes des historiens eux-mêmes, sur eux-mêmes, depuis l'identification par Lucien Febvre en 1941 d'un nouveau thème de recherches¹ jusqu'aux travaux pionniers de Robert Mandrou suivis de ceux d'Alain Corbin, plaçant en 1992 pour une « histoire sans nom »².

Lucien Febvre, dans ses propositions sur la reconstitution de la « vie affective » d'autrefois, donnait des exemples possibles, des modèles pour « reprendre du goût à l'exploration » dans lesquels la littérature était loin d'être absente : Johannes Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, d'abord traduit sous le titre *Le déclin du Moyen Âge*, *L'Histoire du sentiment religieux en France* de l'abbé Henri Bremond, le « beau livre » de Marcel Bataillon, *Érasme en Espagne*, les travaux d'André Monglond sur le Préromantisme. Tout autant que « l'iconographie artistique », la littérature enregistrerait des « nuances » de sensibilité et l'on pouvait étudier « la façon dont elle crée et répand telle forme de sentiment [...] »³

Ces questionnements ne peuvent, à mon sens, laisser indifférent le comparatiste. Au reste, j'ai signalé, dans *La Littérature générale et comparée*, au chapitre des « Thèmes », l'enseignement que l'on pouvait tirer de « l'imaginaire

1. Lucien Febvre, « La sensibilité et l'histoire », *Combats pour l'Histoire*, Paris, A. Colin, 1965, p. 221-238.
2. Alain Corbin, Hervé Mazurel (dir.), *Histoire des sensibilités*, Paris, PUF, coll. « laviedesidées.fr », 2022, p. 9.
3. Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 234.

des historiens » — Alain Corbin était cité —, des rapports entre « littérature et sensibilité », entre « imaginaire et société »⁴. Il me semblait, à partir de mes propres recherches sur l'imagologie, que l'histoire des sensibilités était indissociable d'une histoire de l'imaginaire social (la précision est d'importance) et, plus particulièrement, des systèmes de représentation dont l'image, *a fortiori* l'imagerie, sont des illustrations et des exemples. Mais je reconnais bien volontiers que cette « histoire du sensible » demeure, comme le remarque Hervé Mazurel, un « territoire limite »⁵. C'est cependant là qu'on peut voir Cléo descendue sur la terre des hommes et il vaut la peine, pour le littéraire, de s'aventurer sur ce terrain ou, à tout le moins, de ne pas trop l'ignorer.

*Les Lumières dans les Caraïbes françaises et la circulation transatlantique des idées*⁶ sont les actes d'un colloque qui s'est tenu en octobre 2018 à Halle (RDA) sous un titre légèrement différent : « L'actualité des Lumières dans les Caraïbes françaises : religion, savoir et raison ». Dans le présent ouvrage, cette « actualité » a de fait un double visage : d'une part, nombre de contributions font état de traces, d'échos des Lumières dans les lettres caraïbes actuelles ; d'autre part, l'actualité est à chercher dans la référence à la dimension « transatlantique » des Lumières, intégrant ainsi les travaux du colloque dans un champ de recherches depuis quelque temps particulièrement sollicité et exploité⁷.

Aux trois responsables de cette belle et riche publication (Ralph Ludwig, Natasha Ueckmann et Gisela Febel, de l'Université de Halle pour les deux premiers et de l'Université de Brême pour la troisième) revient la tâche d'encadrer une douzaine de contributions. En introduction (« Au préalable » p. 7-12), c'est à une justification du caractère « transatlantique » qu'ils s'attachent, à partir de la notion évidente et complexe de « circulation ». Aux définitions classiques des Lumières — celle proposée par exemple par Michel Delon — à savoir « époque », « mouvement de pensée », « problématique dont nous avons hérité » et « système de valeurs qui est objet de débats » (p. 10 n. 5) s'ajoutent, comme conséquences des déplacements dans l'aire caraïbe et aussi des va-et-vient entre Europe et Amérique, entre Europe, Afrique et Amérique (12,5 millions d'Africains « arrachés à leur terre natale » p. 8), d'autres caractéristiques qui vont être exposées, illustrées, discutées au long de l'ouvrage. Citons, entre autres : des Lumières « plurielles » (p. 7), un « discours transcontinental, multidimensionnel » (p. 8), un « discours polyphonique » (p. 9), mais aussi des Lumières « inachevées » (p. 11), « inconséquentes » (p. 9) face à « l'homme noir ». La « philosophie éclairée », Kant est justement cité (p. 9), a montré en effet ses limites au moment d'aborder les questions de la traite et de l'esclavage. Cruellement diront certains, paradoxalement, diront d'autres.

4. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris, A. Colin, 1994, p. 91-94.

5. Alain Corbin et Hervé Mazurel, *op. cit.*, p. 25.

6. Ralph Ludwig, Natascha Ueckmann et Gisela Febel, *Les Lumières dans les Caraïbes françaises et la circulation transatlantique des idées*, Classiques Garnier, 2024, 403 p.

7. Voir notre étude critique : « Un espace comparatiste : l'Atlantique », *RLC* 3/2020, p. 333-347.

Ralph Ludwig à qui l'on doit — il n'est sans doute pas inutile de le rappeler pour comprendre cette « actualité » des Lumières — *Écrire la parole de nuit* (Folio/essais, 1994), somme anthologique sur « la nouvelle littérature antillaise et complément à l'*Éloge de la Créolité*, a porté son regard, « en ouverture » sur Jean-Baptiste Belley, député noir à la Convention pour la région nord de Saint-Domingue, puis au Conseil des Cinq-Cents, ou plutôt sur son portrait par Anne-Louis Girodet, mis en parallèle ou en miroir avec *La Blanche et la Noire* (1913), toile de Félix Vallotton (p. 17-34). Une façon simple, efficace, de réfléchir sur le regard blanc, d'esquisser les « vies parallèles » de Belley et de Toussaint-Louverture (le premier mourra en résidence surveillée à l'Hôpital militaire de Belle-Île-en-mer, le second au Fort de Joux, dans les neiges du Jura) et de présenter le portrait en pied d'un acteur de la circulation des « idées nouvelles de la liberté » (p. 21) qui vont de la guerre d'Indépendance américaine à la fin de la Révolution « française », en passant par la Révolution haïtienne.

Natasha Ueckmann, quant à elle (p. 35-62), isole dans le tableau de Girodet le buste en plâtre ou en marbre (mais dans les deux cas... blanc) de Guillaume-Thomas Raynal, l'abbé Raynal, auteur de cette « bible anticolonialiste » (p. 37) qu'a été l'*Histoire des Deux-Indes*, qu'on peut lire aussi comme « un des premiers traités de la mondialisation » (p. 37). Face à un ouvrage dont « l'hétérogénéité » (p. 54) est justement rappelée, écrit à plusieurs mains dont celles de Diderot, N. Ueckmann plaide pour un « regard décolonial » (p. 45) et pose une questions essentielle : « Dans quelle mesure un discours colonial peut-il fournir une interprétation critique du colonialisme ? » (p. 45). On peut répondre — personnellement, précisons — en citant les premières lignes de cette monumentale « Histoire » : l'objet de celle-ci est d'exposer « les principes sur lesquels on doit les [les colonies] fonder. » Puis, en passant au début du Livre XV [éd. de Genève, 1783, 10 vol.], l'on a, si l'on peut dire, le détail : retirer les hommes libres « de la barbarie », leur donner « des mœurs honnêtes [...] une religion bienfaisante » ou encore, pour ce qui constitue la cible privilégiée de Raynal, les Indes espagnoles, la suppression de l'Inquisition, mesure qui fera que « l'Amérique sera enfin devenue *utile* [je souligne] à l'Espagne » : les « Lumières » et les réponses sont à chercher dans les adjectifs... On comprend dès lors la nécessité d'entreprendre « une tâche complexe d'historicisation » (p. 56), si l'on veut dépasser tout à la fois le paradoxe d'une « Histoire » qui « a grandement favorisé le développement de la critique politique radicale » (citation que l'auteure reprend à son compte, p. 55) et les critiques (légitimes) que l'on peut adresser à la pensée « philosophique » des Lumières, leur part d'ombre, une sorte de... *Nachtseite*. On le voit : le mot « Ouverture » qui a servi à rassembler ces deux contributions liminaires est à prendre aussi au sens musical, orchestral du terme : ont défilé les *leitmotive* qui vont être ensuite repris et détaillés.

La II^e partie met plutôt l'accent sur l'histoire des idées, tandis que la III^e, la plus étoffée, avec six interventions, est consacrée à la lecture d'œuvres littéraires. Fritz Calixte (Paris I), en choisissant la « querelle de l'universel »

(p. 65-78), revient sur le statut de l'homme noir et la question de l'esclavage, pour conclure sur l'intérêt d'une taxinomie plus précise : « lumières créoles » ou « lumières des colonies » (p. 76), en insistant sur leur radicalisation avec la geste de Louis Delgrès en Guadeloupe et l'action de Dessalines en Haïti. Ce sont précisément les « lumières coloniales » (p. 79-97) qu'interroge Damien Tricoire (Univ. Trèves), à partir de deux propositions qui valent bien de longs discours : « les créoles n'étaient pas des êtres bornés » (p. 79) et à la question « peut-on être philosophe et raciste ? » donner comme réponse : « Il me semble que oui » (p. 80). L'article, tout en nuances, met en évidence les réseaux nombreux et complexes entre la colonie (Saint-Domingue) et la métropole, le rôle réformateur des physiocrates (« les économistes ») pour conclure que les Lumières coloniales ne sont pas un « courant de pensée », mais « un ensemble assez lâche d'auteurs et de textes marqués par l'expérience coloniale » (p. 92-93). Marie-Thérèse Mäder (Univ. Francfort) choisit le *Voyage à la Martinique* (1763) du Martiniquais Thibault de Chavallon, « figure clé de l'univers des Lumières transatlantiques » (p. 99) pour dégager quelques traits essentiels propres à ces Lumières : récit « polyphonique », « entre écriture scientifique et écriture vaticque » (le texte a d'abord été conçu comme discours lu à l'Académie des sciences), « bruissement de voix hétérogènes », « fervent défenseur de l'esclavage » (p. 109), lieu de « circulation des savoirs » (p. 108). L'intervention de Philippe Chanson (Univ. Cathol. Louvain) renvoie à la thématique « religieuse » inscrite dans le programme du colloque (p. 126-155). À partir « d'enquêtes sur le terrain depuis une trentaine d'années » (p. 126), il dégage utilement trois périodes de « l'appréhension magico-religieuse » aux Antilles. Soucieux de montrer les multiples apports des traditions spirituelles jusqu'au « néo-protestantisme pentecôtiste », il met en évidence un « syncrétisme mosaïque » (p. 145), notion empruntée à Roger Bastide, mais surtout un vague « théisme », à ne pas confondre avec le « déisme » de certaines lumières européennes (p. 151 n. 44), rendant compte ainsi de la présence (omniprésence ?) de *Bondy, Bondy Gran-met* (Grand maître).

La III^e partie (« Roman, Théâtre et Poésie ») s'ouvre sur la figure de Toussaint-Louverture (p. 159-176), figure « paradoxale » des Lumières pour Hans-Jürgen Lüsebrinck (Univ. Sarrebruck). Cette figure a inspiré une abondante littérature, rappelée en une vigoureuse synthèse, mettant en évidence « l'incontournabilité de la fiction dans l'écriture biographique de Toussaint-Louverture » (p. 162). L'idée est séduisante, mais elle serait sans doute à nuancer dans le cas d'Aimé Césaire. Gesine Müller (Univ. Cologne), reprenant les réceptions littéraires de la Révolution haïtienne (p. 177-194), situe celle-ci, d'une façon à la fois subtile et solidement argumentée, entre « la catastrophe » et « le silence » : Haïti devient « impensable » (p. 181) et le « silence » a contribué à « stabiliser l'ordre », « à consolider la société et la culture » (p. 191). Un corpus de deux pièces de théâtre, *Le Blanc et le Noir* (1795) de Pigault Lebrun et *Adonis le Bon Nègre* (1798) de Béraud de La Rochelle et Rosny (p. 193-220) permet à Anja Bandau (Univ. Leibniz de Hanovre) de dégager une « presque égalité » et un « consensus politique » dans la première, une « ouverture » qui disparaît dans la seconde, datée de 1798 (p. 217) et, dans les deux cas, la

volonté de contrôler la conjoncture révolutionnaire. Avec *Frères Volcan* (1983), roman du Martiniquais Vincent Placol, Corinne Mencé-Caster (Sorbonne Université), évoque la « révolution anti-esclavagiste de 1848 » (p. 221-238), à travers le regard d'un colon de Saint-Pierre. Mais, pour Placol, dans la postface, « le roman vrai de l'esclavage reste à faire » (p. 222). Gisela Febel (Univ. Brême) procède fort opportunément à un choix de textes (p. 239-260) du poète guadeloupéen Nicolas-Germain Léonard (1744-1798) pour dégager quelques thèmes majeurs, en particulier le paysage et la flore, et les confronter aux productions de poètes contemporains : Daniel Maximin, Guy Tirolien, Florette Morand et Gertry Dambury (p. 239-260), une manière réussie d'actualiser celui qui fut le « Gessner français », allusion au Suisse Salomon Gessner, l'auteur à succès d'idylles et du poème *La mort d'Abel*. Sans doute, la prise en compte d'un ouvrage de jeunesse, les *Essais de littérature* (1769), au titre trompeur, aurait pu nuancer la lecture d'une œuvre injustement oubliée. Enfin, Florian Alix (Sorbonne Université) choisit de relire quelques œuvres antillaises (le *Toussaint-Louverture* de Césaire, *Toussaint Louverture le précurseur* de Jean Métellus et *Le quatrième siècle* de Glissant (p. 261-275) à partir de la notion ou de la métaphore proposée par Laurent Dubreuil (la « hantise ») (p. 263) pour détecter des modalités de présence des Lumières « fantômes », leur « mise en sourdine », autant dire un rapport complexe à l'Histoire (écrite depuis l'Europe...).

L'article de Mathilde Chollet (Univ. du Mans), inclus dans la IV^e et dernière partie, aurait pu figurer dans la partie précédente puisqu'il porte sur une correspondance privée au sein d'une famille de colons de Saint-Domingue, les Edme-Girard, patronyme préféré à celui d'Edme des Rouaudières (p. 279-302). On connaît l'importance du genre épistolaire au siècle des Lumières : ici des centaines de lettres font sortir du monde des idées pour entrer dans celui des sensibilités, dans des scènes qui rappellent « les tableaux de Greuze et de Mme Vigée-Lebrun » (p. 288). L'amour parental, les liens familiaux, la tendresse des parents pour leurs enfants sont largement évoqués, de même que certaines questions d'actualité pour l'époque, comme l'allaitement (p. 283), suscitant de nouvelles images de la maternité ou encore l'éducation au service du progrès et du bonheur (p. 286). Si le mot « lumières » n'apparaît jamais dans ces lettres, nombre d'entre elles sont l'expression d'une « sensibilité » et de « sentiments » (p. 288), propres à l'époque ; en outre, elles permettent de répondre en écho à des questions formulées très tôt, on l'a vu plus haut : « Comment peut-on être un colon éclairé ? » (p. 288). On découvre le goût pour la botanique (p. 295), l'anglomanie des colons (p. 297), mais aussi « le respect pour la religion » (p. 291). On ne peut que saluer cette brillante contribution à la « micro-histoire » (p. 299) qui intègre aussi la thématique « genrée » : les conseils sur l'éducation, pour l'homme, et la médecine et la pharmacopée pour l'épouse (p. 299).

Nous avons signalé, au début de cette recension, le souci de la part des coordinateurs d'encadrer les interventions. Le moment est venu d'évoquer — trop rapidement — la longue et dense intervention de Gisela Febel et Ralph

Ludwig (p. 303-380) qui fait office de conclusion. On parlera d'une remarquable capacité de synthèse puisque, à bien des égards, leur texte se veut récapitulatif, citant chemin faisant l'ensemble des interventions. Il est aussi programmatique dans la mesure où il présente des propositions sinon théoriques, du moins générales, comme autant de pistes à reprendre et approfondir : la transformation des Lumières, à l'issue de leur « va-et-vient » entre les deux rives atlantiques, mais aussi leurs « détours et retours », mots empruntés à Glissant (p. 356), la radicalité des Lumières autour du débat abolitionniste (p. 397), la nécessité d'une critique de la « rationalité » des Lumières, au nom de la notion d'opacité chère à Glissant (p. 359), ou par des lectures d'œuvres actuelles, comme le roman de Mérine Céco, publié en 2019 (après le colloque !) (p. 362) ou encore par le comique, bien absent du champ des Lumières, voire par la « parodie nègre » (p. 365).

L'exemple de ces deux dernières contributions nous convainc de l'utilité — la nécessité — d'entrer plus avant dans l'univers des Lumières « coloniales » [en Martinique, 12450 colons et 70 000 esclaves, chiffres de l'abbé Raynal, p. 118], pour comprendre et approfondir l'évolution spécifique des Lumières dans les différentes zones de la Caraïbe, leurs insuffisances, en ce qui concerne la sphère publique (espace public du futur citoyen vs l'univers fermé, autarcique de la plantation), pour mieux évaluer certaines modalités de pensée et d'engagement, comme la Franc Maçonnerie, quasiment absente du panorama dressé⁸, pour suivre au plus près la « circulation des livres » (p. 332), de la « librairie », au sens que le siècle donnait à ce mot, mais aussi pour dresser une meilleure description — on parlera d'état des lieux — des îles, chacune vue comme « laboratoire » (p. 311), encore un mot — une notion — de Glissant, comme espace d'échanges, de « circulation » (p. 316), comme espace d'une possible sociabilité particulière, autant d'éléments dont l'étude permet de mieux cerner l'un des thèmes majeurs retenus dans cet ouvrage collectif qui assurément fera date : la créolisation des Lumières atlantiques.

L'histoire des idées est parfois l'histoire d'un mot, d'une notion ou d'un concept — qu'on songe à la thèse — un classique du genre — de Robert Mauzi : *L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, (A. Colin, 1960). À ces cas de figure on peut ajouter la métaphore. C'est ce qu'a entrepris **Javier Fernández Sebastián** (Université du Pays Basque), dans *Keys metaphors for history*, après avoir multiplié des contributions sur « l'histoire

8. Peut-être eût-il été juste et utile de signaler et d'exploiter les actes d'un colloque international organisé dans la perspective du Bicentenaire de la Révolution française, *La Période révolutionnaire aux Antilles*, Université des Antilles-Guyane, 1986 et coordonnés par Roger Toumson. On y trouvera non seulement trois substantielles communications sur la Franc Maçonnerie dues à José A. Ferré Benimeli, Daniel Ligou et André Combes, mais aussi trois autres présentées par un intervenant au présent colloque et deux autres cités, H.-J. Lüsebrinck, Jean Ehrard et Yves Benot.

conceptuelle »⁹. Ses « métaphores-clés » doivent bien sûr beaucoup à la « métaphorologie » du philosophe Hans Blumenberg pour lequel d'ailleurs j'avais souhaité plaider, au moment où sortait une première traduction française, celle de *Schiffbruch mit Zuschauer/Naufrage avec spectateur* (L'Arche, 1994)¹⁰, en complément possible à une poétique comparée telle que l'offrait la « topique »/*Toposforschung* dans l'ouvrage classique d'Ernst Robert Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* (PUF, 1956). Ce qui pouvait retenir l'attention du comparatiste, c'était d'abord la perspective ouverte par le sous-titre dans l'édition allemande : « *Paradigma einer Daseinmetaphor* » (Suhrkamp, 1979). Cette « métaphore de l'existence », avec comme point de départ le fameux *Suave mari magno* de Lucrèce (*De Natura rerum*, II), pouvait, et peut encore, à bon droit, intéresser le littéraire. Mais dans son ouvrage, Fernández-Sebastián retient plutôt l'étude donnée en complément et qui porte sur la « non-conceptualité »/*Unbegrifflichkeit* de la métaphore ou le stade « pré-conceptuel » (p. 6) ainsi que d'autres travaux sur le « temps de la vie/ temps du monde » et l'essai théorique, *Paradigmes pour une métaphorologie*¹¹, sur lequel nous reviendrons. Sa grande et constante référence reste l'historien Reinhart Koselleck¹², le « père », entre autres, de la notion d'« horizon d'attente »/*Erwartungshorizont* (p. 131 n 36).

La métaphore est envisagée non seulement comme essentielle dans « tout procès cognitif » (p. 1), mais aussi comme donation de sens à la « réalité », à la fois évidente et oblique, « indirecte » (p. 9). Avec le mythe, ce sont les deux possibilités données à l'homme pour affronter « l'absolutisme de la réalité »/*Absolutismus der Wirklichkeit* (p. 7). Sont retenues ici, bien évidemment, les métaphores qu'utilise l'historien pour écrire l'histoire « *for history* » (p. 4). On peut aussi penser à l'anthropologue pour cerner les enjeux de sa recherche, par exemple Lévi-Strauss évoquant les deux grands types de société auxquels il est confronté : « froides », mécaniques, régulatrices, l'horloge et « chaudes », « thermodynamiques », la machine à vapeur — nos sociétés — productrices de progrès et de... déséquilibres¹³.

Dans un grand souci de clarté, avec beaucoup de précisions mais aussi de modestie, Fernández-Sebastián présente un livre plus « descriptif » que

9. Javier Fernández Sebastián, *Key metaphors for History*, London and New York, Routledge, 2024, 338 p. Son *Historia conceptual en el Atlántico ibérico. Lenguajes, tiempos, revoluciones*, Madrid/México, FCE, 2021, 571 p. a fait l'objet ici même d'une recension — admirative — (*Iberica VIII*, RLC 1/2022, p. 104-107).

10. D.-H. Pageaux, *La littérature générale et comparée*, op. cit., p. 123. En 1994, d'autres travaux de Hans Blumenberg avaient été déjà traduits en italien aux éditions Il Mulino, Bologne et avaient attiré mon attention.

11. Hans Blumenberg, *Paradigmes pour une métaphorologie*, Paris, Vrin, 2006, trad. de Didier Gammelin et postface de Jean-Claude Monod.

12. Citons, en français : Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* (trad. Jachen et Marie-Claire Hooek), Aubervilliers, Les Éditions de l'EHESS, 1990.

13. Georges Charbonnier, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, 1961, Paris, 10/18, p. 37-38.

« normatif » (p. 5) et se défend de toute prétention « d'exhaustivité », de toute « taxinomie » (p. 13-14). Le projet qui parcourt et anime le présent ouvrage est, me semble-t-il, celui d'offrir les éléments d'une théorie de l'histoire, mais aussi, osons le terme, une manière de poétique générale, puisqu'il s'agit des conditions de production, hier et aujourd'hui, d'historiographies, effectives ou possibles. L'approche, foncièrement diachronique, met l'accent sur les « temps modernes » (p. 21). De fait, on pense parfois à une sorte de dictionnaire avec une suite d'articles ou d'entrées, sans doute parce que l'auteur a été aussi le maître d'œuvre d'un *Dictionnaire politique et social du monde ibéro-américain* (2009-2014, 10 vol.). Mais ce serait par trop injuste ou réducteur, tant est constant le souci de l'exposé, de l'argumentation dans le corps du texte comme dans certaines notes, renvoyées en fin de chapitres.

Key metaphors constitue une sorte de précis sur l'histoire... de l'idée d'histoire et de l'historiographie. On sera sensible à sa rigoureuse logique architecturale qui se déploie en deux grands « blocs » (p. 13) : « Métaphores conceptuelles pour l'histoire » (p. 19-132) et « Concepts métaphoriques en historiographie » (p. 133-255). Dans le premier sont successivement abordés en trois chapitres : « Métaphoriser l'histoire » (p. 21-59), « Temps et mémoire » (p. 60-96) et « Passés, présents et futurs » (p. 97-132). Mais il faut descendre à un troisième niveau — celui qui équivaldrait à des articles ou à des sortes de monographies — pour saisir l'originalité de ces exposés, la variété des exemples et l'étonnante richesse de la documentation et des références. Si nous reprenons dans l'ordre, pour le premier chapitre, un premier inventaire de « métaphores pour l'histoire » est dressé : miroirs (p. 23-30), perspectives (p. 30-31), constructions (p. 32-33), maîtres et enseignants (p. 33-36). Avec « Cléo transfigurée » (p. 36-45, l'Histoire devenue « la religion de notre temps » selon un texte allemand de 1876...), un nouvel inventaire retient la métaphore ferroviaire et le train (p. 38-39), l'histoire en mouvement (p. 39-42), la cour de justice (citation de Schiller, p. 42), ce qu'on appelle aujourd'hui « l'histoire-tribunal » et la « poubelle », la fameuse « poubelle de l'histoire » (p. 42-45). Un bref troisième chapitre est consacré à des « contre-métaphores » (p. 45-50), essentiellement centré sur Nietzsche (l'Histoire n'est plus « *magistra vitae* », c'est la vie qui est « *magistra historiae* », p. 46) et W. Benjamin (l'*Angelus novus* comme anti-Cléo, p. 50) ; enfin, un quatrième inventaire regroupe les « tour-nants », les « niveaux » (l'histoire à « trois étages » de Pierre Chaunu, p. 51), les « territoires » et « frontières » (p. 50-54). Nous passons, par nécessité plus rapidement, sur « Temps et mémoire » et ses huit entrées, parmi lesquelles je me hasarde à retenir « Cléo, Chronos et Kairos » (p. 63-64), « Cercles, lignes et points » (p. 64-67) et « « Un déluge de mémoire » qui renvoie à une tendance de notre temps : par exemple, le « devoir » de mémoire (on préférera « travail » avec Ricœur) ou la « mémoire historique » dans le cas de l'Espagne. Le troisième et dernier chapitre, « Passés, présents, futurs », « la triade essentielle » (p. 98), ménage un dernier inventaire où la subtilité le dispute à la finesse d'analyse : « lumières », « semences », « horizons » et « fragments » (p. 114-128).

Le deuxième « bloc » offre également trois chapitres : « Sources, événements, procès » (p. 135-163 où « *l'outillage* » — en français — conceptuel est intrinsèquement d'origine et de structure métaphorique » p. 135), avec des inventaires plus condensés : « Sources et traces », « Événements et faits » — l'événement sphynx d'Edgar Morin, p. 145), « Procès et structures », l'Histoire inséparable du concept de procès ou processus, même si pour Althusser, l'histoire est un processus sans sujet, p. 159), « Révolutions » — lesquelles suscitent une « prolifération » d'images et de métaphores (p. 165), en particulier celle de « la destruction créatrice », p. 168), « crise et modernité » (p. 164-217), le plus étoffé par l'attention portée à « l'idée » de modernité (p. 191-210), enfin « Progrès, déclin, transition » (p. 218-255). Le rythme, sans rien céder à une nécessaire description, voire énumération, paraît plus cursif, offrant des développements qu'on voudrait appeler parfois des « états présents de la question », en particulier dans le dernier chapitre, autour de trois concepts majeurs (déclin, tradition et transition)¹⁴. Une brève mais dense III^e partie (p. 259-283), « Réflexions finales », fait office de conclusion sur laquelle nous reviendrons.

Faut-il — peut-on — descendre jusqu'au détail ? Donnons, non sans quelque malice, un exemple. La première métaphore est donc celle du miroir : Lucien (de Samosate) est mentionné (p. 23) mais aussi Ibn Khaldoun (p. 24), mais encore Cervantès, pour une occurrence intéressante du mot « miroir » dans le *Quichotte* (II^e partie, chap. 12) (p. 55 n 4). Mais on aurait pu citer une autre occurrence (I^{re} partie, chap. 48) dans laquelle est donnée la source : Cicéron (ou plutôt *Tulio*) ... Cervantès nous avait averti : le diable ne dort pas toujours... Dans le jeu complexe que se livrent passé, présent, futur, on aurait pu s'attendre à la mention de la grandiose vision de saint Augustin (*Confessions*, XI) des trois présents, celui du passé (la mémoire), celui du présent (la perception), celui du futur (l'attente). On pourra être surpris de ne pas voir apparaître dans un Index étonnamment détaillé « époque » ou même... « Renaissance ». Mais on aurait mauvaise grâce à fouiller dans les sources ou les références données au gré des lectures ou des préférences, quand le texte transporte le lecteur de Joyce (l'Histoire est un « cauchemar » pour Dedalus, p. 59 n 42) au film de Griffith, *The Birth of a Nation*, p. 131 n 34), en passant par le catalogue de l'exposition à la Fondation *Telefónica* de Madrid sur « Histoire du Futur » (p. 132 n 37).

Comme tout bon plan est déjà une préfiguration (métaphore ?) de la thèse — au sens large — défendue, on doit commenter le jeu de miroir entre deux parties qui dialoguent et se complètent et entre lesquelles la présence de « ponts » (p. 22, 157) est signalée ainsi que l'absence de « barrière » (p. 260). Dans ce diptyque superbement équilibré, je crois voir les traces d'un contentieux ou d'une « querelle », au-delà de toute anecdote, entre Joaquim Ritter,

14. Sur ce dernier « concept », envisagé du point de vue (complémentaire) de la littérature, on pourra se reporter au numéro thématique « Transition(s) » (*RLC* 4/2013), coordonné par Brigitte Le Juez.

coordinateur du *Dictionnaire historique de la philosophie/Historisches Wörterbuch der Philosophie* et Blumenberg, le premier renonçant à « inclure des métaphores et des tournures métaphoriques [du second] dans la nomenclature du *Dictionnaire*.¹⁵ ». On doit admettre qu'entre métaphores et concepts, les relations ou rapports ne sont — ou n'ont été — ni évidents ni pacifiques. C'est le mérite tout intellectuel de Fernández-Sebastián d'avoir proposé et justifié cet agencement en deux temps qui donne un complément métaphorique à l'histoire des concepts ou conceptuelle¹⁶, en accordant la priorité à la métaphore pour laisser la synthèse ou plutôt les vues générales aux concepts.

Dans les « Réflexions finales », c'est sur de « grandes » métaphores, « fondamentales », « centrales » (p. 259-260) que veut conclure l'auteur, mais aussi sur des « images » et des « *topoi* » (p. 276), après avoir mentionné le « fonds » biblique et gréco-latin, et les métaphores « organiques » ou « techniques », mécaniques (p. 260-261), et insisté sur l'évolution des métaphores et, plus encore, sur leur « usure » (p. 279-280). Nous préférons terminer sur l'idée qui a dès le début présidé à la conception de ce livre dont il faut rappeler l'originalité et l'ambition, dans le meilleur sens du terme : le « pouvoir » des métaphores. Précision toute personnelle : pouvoir poétique, ou mieux poïétique. C'est une manière de concevoir une histoire — une historiographie — possible : « réconcilier en un nouveau réalisme méthodologique, l'érudition et l'imagination.¹⁷ »

J'ai souvent pensé, au long d'une lecture passionnante, à deux formules, deux principes poétiques proposés par deux écrivains hispano-américains qui auraient pu figurer aux côtés de tant d'autres, cités fort opportunément : d'une part, la sentence sur laquelle le romancier Alejo Carpentier termine sa *Danse sacrée/La consagración de la Primavera* (VIII, § 41) : « Il faut travailler métaphoriquement »/*Hay que trabajar metafóricamente* en précisant – son personnage cherche dans le dictionnaire : « Figure de rhétorique par laquelle on transporte le sens d'un mot sur un autre, au moyen d'une comparaison mentale. » ; d'autre part, la fin du *Singe grammairien/El mono gramático* (Skira/Champs Flammarion, 1972 ; 147), le moment où Octavio Paz découvre le principe poétique de la « transparence universelle », « l'analogie », c'est-à-dire : « en ceci voir cela »/*en esto ver aquello*. L'une et l'autre formule peuvent s'ajouter à d'autres, superbes, pour relancer la réflexion, à l'occasion d'une nouvelle édition, augmentée, vivement souhaitée.

Imagination... Pouvoir de la littérature... Je viens de recomposer le titre des *Mélanges offerts à Pierre Citti*, sous la direction de Laure Darcq, Pierre-Jean

15. Voir la postface de Jean-Claude Monod aux *Paradigmes...*, *op. cit.* p. 176-177. .

16. Il est évident aussi qu'en s'éloignant de l'histoire « des idées » et en adoptant la dénomination « histoire conceptuelle », l'auteur passe, comme il l'écrit joliment, de A. Lovejoy à R. Kosellek (p. 263).

17. Patrick Boucheron, *Ce que peut l'histoire*, Collège de France/Fayard, 2016, p. 67.

Dufief et Marie-Ève Thérénty¹⁸. Les deux premiers noms auxquels s'est joint Edouard Galby-Marinetti ont signé, en introduction, une « Présentation » de ce qu'il faut bien appeler « l'homme et l'œuvre » : agrégé de lettres classiques (1967), longtemps professeur à l'Université de Tours, et responsable de l'équipe de recherches « Littérature et nation », fondée par Jacques Body en 1971 (24 *Cahiers* publiés entre 1990 et 1996...), puis professeur à l'Université Paul Valéry/Montpellier 3 où il a dirigé le laboratoire de recherches « Représenter, inventer la réalité du Romantisme à l'aube du XXI^e siècle », président du jury de l'agrégation de lettres modernes, Pierre Citti a été à la fois un compagnon de route des comparatistes et un comparatiste convaincu — on le verra en conclusion. Il faut citer sa thèse, remarquable, *Contre la décadence : un aspect de l'imagination française dans le roman de 1890 à 1914* (PUF, 1987) et rappeler, outre des directions d'ouvrages, une large cinquantaine d'articles publiés entre 1978 et 2020. Il est présenté comme « spécialiste éminent de l'histoire des idées et de la littérature [...] au tournant du XX^e siècle » (p. 7) et la vingtaine de contributions rassemblées — avec une participation notable de Montpellier 3 — porte essentiellement sur cette période et sur les lettres françaises (Huysmans, Zola, Alphonse Daudet, Jules Verne, la *Revue Blanche*).

Avec comme fil conducteur l'imagination, quatre parties examinent successivement : « L'imagination et le temps » (p. 41-90), « Imagination et création » (p. 93-147), « L'imagination et la réalité » (p. 151-234) et « L'imaginaire collectif » (p. 237-302). L'ouvrage s'ouvre (ajoutons fort opportunément) — exception confirmant la règle — sur la figure de Descartes, enfin débarrassé de ses stéréotypes « rationaux » par les soins de Christian Belin (Montpellier 3) qui lit une œuvre placée sous le signe de l'autobiographie, de l'imagination, de la fiction et encore, du songe et de la rêverie, déterminants dans la « gestation » du *Cogito* (p. 45). Après une étude de Dominique Triaire (Montpellier 3) sur une partie d'un manuscrit de Jean Potocki, retrouvé à Vienne en 2020 — un journal de voyage de Moscou à Astrakan — c'est à nouveau l'imagination, « la plus historienne des facultés » qui revient, une imagination que Paule Petitier (Paris-Cité) présente justement, au début du XIX^e siècle, comme la voie d'accès privilégiée au passé et, plus encore, pour Michelet, dans son cours de 1828, « la principale cause du perfectionnement de l'homme » (p. 72). Ici s'esquisse, comme dans bien d'autre cas, soulignons-le, un « dialogue » entre imagination et intelligence, un thème de réflexion majeur de Pierre Citti. Edouard Galby-Marinetti (Montpellier 3) clôt la première partie avec une lecture croisée des carnets de guerre de Julien Gracq et de l'historien Marc Bloch pour suivre le processus d'anéantissement et de métamorphose de la guerre par l'écriture qui devient « résistance » (p. 89).

18. Laure Darcq, Pierre-Jean Dufief, Marie-Ève Thérénty (dir.), *Histoire de l'imagination et pouvoir de la littérature. Mélanges offerts à Pierre Citti*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme & Modernités », 2024, 343 p.

La II^e partie s'ouvre aux lettres étrangères avec Vérane Partensky (Bordeaux Montaigne) qui reprend quelques pages du *Vase d'or* de E.T. A. Hoffmann — une scène de sorcellerie — pour y lire une allégorie de l'écriture fantastique. Avec également Jean-Louis Backès (Paris Sorbonne) qui offre des variations sur les fantômes, l'amorce, non sans humour, d'une « histoire générale des fantômes » (p. 105), forme particulière de l'histoire de l'imagination — depuis *L'Iliade* de Dostoïevski. Laure Darcq (Univ. Angers) complète avec Strinberg et Maeterlinck le corpus d'un théâtre symboliste (Maurice Boucher, Joséphin Péladan et Péguy), un théâtre qui veut « rendre l'invisible visible », un « théâtre de l'âme » (p. 127), selon l'expression d'Edouard Schuré. Guy Ducrey (Univ. Strasbourg) revient sur les débuts de la *Revue Blanche* sous le signe d'un « ibis rose » qui jusque dans son graphisme invite les premiers fondateurs à « l'ivresse verbale » (p. 147).

Si l'on excepte l'article de Zhe Fan (Univ. Lishui, Chine) consacré au Parnasse, à son esthétique qui restitue les pouvoirs de l'imagination et s'ouvre à l'exotisme, les quatre autres contributions de la III^e partie portent sur le genre romanesque. Pierre-Jean Dufief (Paris Nanterre) privilégie chez Daudet les personnages que le romancier appelle « les imaginaires » (Tartarin comme exemple le plus évident), ces « dormeurs éveillés » (p. 171), pour mettre en évidence les pouvoirs de l'imagination jusque dans ses excès et ses dérives. *Le Lourdes* de Zola et *Les Foules de Lourdes* de Huysmans inspirent à Corinne Saminadayar-Perrin (Montpellier 3) une lecture croisée : les deux textes sont fidèles à la formule « naturaliste », mais le premier, dans un mouvement d'empathie, cherche à comprendre le miracle, le surnaturel ou le besoin d'illusion, tandis que le second propose « un reportage distancié, quasi ethnographique » (p. 194). C'est encore Huysmans qui est interrogé — cette fois dans sa globalité — par Jean-Marie Seillan (Univ. Nice) pour une proposition d'interprétation des rapports entre imagination et écriture, entre deux « adversaires » ou deux « complices », pour reprendre le titre de son article. De fait, l'écrivain a fait jouer le même rôle de « gendarme de l'inconscient » au naturalisme de Zola et à « l'ascèse spirituelle de saint Jean de la Croix » (p. 207). De son côté, Florence Thérond (Montpellier 3) lit en parallèle *À rebours* de Huysmans et *De toutes pièces*, roman de Cécile Portier, paru en 2018, tous deux abordés comme « cabinet de curiosités », l'un « mélange hybride de genres disparates », l'autre « roman-monstre » (p. 217), tous deux conçus pour « redonner à la littérature une puissance d'intervention hors de ses lieux dédiés et des formes académiques » (p. 234).

Dans la IV^e et dernière partie dédiée à « L'imaginaire collectif », Marie-Françoise Melmoux-Montaubin (Univ. Picardie) montre un Jules Verne qui, paradoxalement ou par malentendu, participe à la fabrique d'un roman national au point de devenir « monument national », « patrimoine national » (p. 237), alors que la France est « la grande absente » de ses romans. Le Verne des livres de prix pour petits Français tout à la fois interroge et illustre un certain patriotisme français. C'est un « imaginaire social » (p. 260) qu'interroge Marie-Ève Thérénty (Montpellier 3 et IUF) à partir de deux « dispositifs médiatiques

et poétiques » : la mise en collection des maisons d'édition et le passage, au « rez-de-chaussée » du journal, de la fiction, du feuilleton. Les deux versions de *Jésus la Caille*, roman de Francis Carco, sorti en 1914, puis augmenté en 1920, sont étudiées par Denis Pernot (Sorbonne-Paris-Nord). Si la première version « évide » (p. 288) le romanesque de la prostituée, des souteneurs et des voyous, la seconde exploite cette veine dans la perspective d'un succès commercial qui de fait se produira. Pour clore un hommage dont on soulignera l'unité et la diversité, Alain Vaillant (Paris Nanterre) revient sur le « dialogue des morts » que la littérature a entretenu depuis des siècles pour observer un changement dû à l'essor d'une culture médiatique et constater que si « le temps de la religion littéraire est passé », il reste « celui de la magie » (p. 302).

Dans la bibliographie de Pierre Citti (p. 17-21), signalons un oubli, non seulement compréhensible, mais bien excusable. Puisqu'il s'agit d'un livre d'hommage, je souhaite rappeler l'article que Pierre a très amicalement donné au *Bulletin de la SFLGC* en 1978, suite à mes demandes non moins amicales, mais pressantes. Je souhaitais, en qualité de président de cette Société, redonner quelque lustre à une publication artisanale et, plus encore, diffuser une version plus élaborée des échanges de vue (non de discussions) que nous avions, à l'issue de nos journées au jury « d'agreg », en marge de nos recherches respectives sur l'imagination, pour Pierre, et sur l'imaginaire plutôt social, dans mon cas. C'est sans doute la première apparition de la notion de « garantie » qui sera développée, orchestrée dans la thèse citée plus haut. « La Muse, histoire de l'imagination et théorie du récit » est le titre de cet essai qui, dans son genre, a été *in illo tempore* un coup de maître¹⁹. Pierre précisait : « J'essaye de faire le lien entre l'histoire des idées, des images et l'analyse des récits ». « Les deux démarches s'épaulent » affirmait-il, pour conclure : « C'est ce qui me fait en l'occurrence comparatiste. » Qui avait pu douter du contraire ?

Jelena Jovicic (Univ. British Colombia) dans *Sensibilités nostalgiques*²⁰, aborde ce qu'elle appelle le « concept de nostalgie » (p. 10), mais il semble difficile, de prime abord, de parler d'histoire « conceptuelle » ou d'histoire des idées, même si la collection dans laquelle figure son ouvrage — original, novateur, stimulant — accorde une place de choix à l'histoire des idées. Par ailleurs, le sous-titre « Perceptions affectives de l'espace et du temps au XIX^e siècle » mérite une attention toute particulière en ce qu'il dessine les contours d'enquêtes qui excèdent le cadre précis d'une étude qu'on pourrait appeler « thématique », invitant à la relecture d'un siècle à partir de deux réalités complexes — l'espace et le temps. Celles-ci, de fait, vont devenir — on va le voir très vite — au même titre que le concept de nostalgie, des champs

19. *Bulletin de la SFLGC*, 8^e année, 1978/1, p. 11-24.

20. Jelena Jovicic, *Sensibilités nostalgiques. Perceptions affectives de l'espace et du temps au XIX^e siècle*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire » vol. 525, 2024, 194 p.

de recherches, révélant des « sites discursifs » (p. 15) et des principes méthodologiques, ouvrant ainsi l'ouvrage à des perspectives plus larges, tout en conservant un concept comme thème central, précis et défini. Parce qu'il s'agit aussi, comme il est précisé, d'étudier « l'appropriation affective du passé » (p. 9), la recherche relève de « l'histoire des sensibilités » et les travaux d'Alain Corbin sont rappelés dans une longue note, en fin d'introduction (p. 15 n 20). Pourtant, l'histoire de la nostalgie est bien, dès le début et tout au long de ce travail solidement documenté, l'histoire d'un mot, un mot composé (*nostos*/retour, *algos*/douleur), équivalent savant du « mal du pays »/*Heimweh*, forgé par un étudiant en médecine, Johannes Hofer, pour les besoins de sa thèse, soutenue à Bâle en 1688 (p. 9 n 1) et rééditée. Un mot qui ménage des surprises : deux occurrences seulement dans l'œuvre « pourtant volumineuse » de Chateaubriand... (p. 10).

Parmi les « objectifs » retenus, figure en premier celui « d'analyser la lente démedicalisation du concept de nostalgie » (p. 9), mais la seconde moitié du XIX^e siècle « témoigne encore des vestiges du sens clinique du terme » (p. 11) et l'on peut noter que le nom de Hofer accompagne le lecteur de bout en bout. Ce n'est donc pas, sans qu'il faille parler de paradoxe, dans l'étude de ce concept qu'on trouvera, au long d'un parcours quasi séculaire, un principe dynamique, mais bien dans les coordonnées spatiales et temporelles avec lesquelles dialogue ce « concept » ou ce mot dont l'auteure se propose de suivre — autre objectif — sa « mise en discours » (Foucault est bien sûr cité) à partir d'un matériel volontairement « hétérogène » (p. 13) — nous parlerons d'un corpus étonnement riche et varié — qu'elle ordonne et distribue selon quatre « sections thématiques » (p. 13) qui deviendront, dans la Table des matières, des chapitres.

Le premier, « La nostalgie médicale, la géographie et le sentiment national » (p. 17-40) reprend et précise une idée majeure : la « migration épistémologique de la nostalgie médicale vers le sentiment national » (p. 13). Pour passer de ce qui est une maladie, « une sorte de marasme produit par le désir de retourner au pays », selon le grand *Dictionnaire* Larousse (p. 17) à sa négation, l'amour du pays, la géographie est convoquée, le *Tableau de la géographie de la France* de Paul Vidal de la Blache qui va favoriser un « sentiment d'appartenance » (p. 24-28) et plus encore la carte géographique murale des écoles de la III^e République, comparée justement au drapeau national ou à l'hymne national (p. 31). La géographie « humaine » de Vidal de la Blache va suivre « la piste du nationalisme républicain » (p. 38-39), l'amour du terroir et, si l'on revient à la nostalgie, celle-ci est passée « du pathologique au normal » (p. 40). Ajoutons que l'Alsace-Lorraine perdue après 1870 éveille d'autres formes de nostalgie qui ont eu leur place dans l'école, dans l'espace « national » et dans l'évolution du « patriotisme ».

Dans le chapitre 2, « La lettre d'exil et les imaginaires du pays natal » (p. 41-72), c'est le siècle des « exilés » (p. 43), selon la formule de Sylvie Aprile, qui est étudié à partir de la littérature épistolaire, les lettres d'exil de Jules Vallès et d'Emile Zola. Pourtant, il est rappelé que le « le terme » nostalgie n'apparaît

jamais, mais l'exil « se construit dans leurs lettres selon une force centripète » (p. 56) à savoir : le pays d'origine impose sur le pays d'accueil sa logique, son regard et une « reterritorialisation fictive et affective de l'espace étranger » (p. 57). Tout autre est l'exil du couple Hugo pour qui Guernesey provoque « le sentiment d'être chez soi » : l'expatriation suscite « l'appropriation » et il y a chez Hugo « un art d'habiter l'exil » (p. 67). Ici l'approche comparative permet de retrouver la problématique de l'enracinement et du déracinement « autour de quoi tourne la nostalgie », pour reprendre Barbara Cassin (p. 69).

Ce sont les terres de l'enfance qui sont visitées dans le chapitre 3, « Le récit de souvenirs et le retour à la terre de l'enfance » (p. 73-116). Un large corpus littéraire s'y déploie : le couple Michelet, Julia Daudet, George Sand et Pierre Loti. C'est un moment important, dans l'optique de J. Jovicic, un chapitre pivot dans son ouvrage, puisqu'il s'agit, d'une part, d'un processus « d'intériorisation » de la nostalgie telle que l'analysait Hofer et, d'autre part, du « glissement de la nostalgie spatiale à une nostalgie temporelle » (p. 73). En remontant d'abord à la tradition pastorale, rénovée avec le poème *Les Alpes* (1729) du médecin et poète Albrecht von Haller, à qui l'on doit l'article « Nostalgie » dans l'*Encyclopédie* et une réédition en 1745 de la thèse d'Hofer (p. 107), on voit comment les récits d'enfance, ainsi qu'il avait été annoncé, « mêlent quelquefois la recherche de ce passé regretté avec la quête d'un ailleurs et la projection dans l'avenir. » (p. 14). De fait, les récits d'enfance « fonctionnent sur le principe des paysages intériorisés » (p. 83) : maison natale, métaphore du nid (chez Louise Michel), du jardin (George Sand) et, plus largement une « topographie émotionnelle », celle des souvenirs d'enfance, « foisonne » de références à l'Arcadie ou à l'Eden (p. 92). De plus, dès 1710, à la faveur d'une réédition de Hofer (p. 98 n 89), le médecin Théodore Zwinger « établit le lien entre la nostalgie et la musique » (p. 97), en l'occurrence le « Ranz des vaches », un « air des alpages » repris par J.-J. Rousseau dans son *Dictionnaire de musique*. Le « Ranz » devient « le signe mémoratif d'un monde naturel » et « le symbole des attaches au monde archaïque et du retour au paradis perdu » (p. 97-98). Il n'y a pas seulement création de « paysages sensoriels » (p. 98) mais aussi de « paysages sonores » (p. 99 n 93). Significativement, Combours est associé par Chateaubriand à « une complainte qui ne charmera que moi » (p. 100) et le chapitre se clôt sur une lecture détaillée du *Roman d'un enfant* de Pierre Loti, ce « marin-écrivain » qui ne connaît comme seul « enracinement » que l'enfance (p. 113).

Le 4^e et dernier chapitre, « La nostalgie à travers les lentilles photographiques » (p. 117-153) s'ouvre à de nouveaux corpus, technologiques, pour identifier et étudier de nouvelles expressions de la nostalgie : le daguerréotype d'abord associé au patriotisme (p. 121-127), la « patrie » à travers la photo (p. 133), mais aussi « le portrait au daguerréotype » (p. 133-139), une forme « primaire » de mémoire photographique privée et aussi une « relation affective » que suscite la « possession » d'un portrait (p. 136), le « portrait carte » (p. 139-146) et une certaine « portraituomanie » : se faire « tirer en photographie » (p. 142-143), le « kodak » et le « portrait instantané » (p. 146-149) c'est-à-dire « des parcelles de vie intime qui narrent visuellement des histoires person-

nelles » (p. 148), enfin « la famille et l'album de photographie » (p. 149-153) qui fait retrouver « un chez soi au sens hoferien du terme » (p. 152) et où « le sentiment d'intimité débouche sur la nostalgie d'un temps passé » (p. 153).

On le voit : les « sites disparates » (p. 155) interrogés — assurément une originalité majeure — confèrent à l'ouvrage une démarche tout à la fois sinieuse et rigoureuse qui identifie, en faisant retour au titre de l'ouvrage — des « sensibilités nostalgiques » (p. 155). L'auteure admet dans « la ligne de partage entre le *pathologique* et l'*affectif* (en italique dans le texte) » « (un) manque de clarté » qui « accompagne la nostalgie depuis la thèse d'Hofer ». Aussi est posé, encore en conclusion, le « statut axiologique du concept » (p. 156). La distinction de Svetlana Boym entre nostalgie « restauratrice » et nostalgie « réflexive » (p. 156), la première centrée sur le *nostos* et la seconde sur l'*algos*, offre une solution, mais il semble bien que « le concept de nostalgie » tire sa richesse et sa « durabilité » de « contradictions constitutives » (p. 157). Toutefois, la référence à une « géographie affective » (p. 158) — ultime formule heureuse — montre le chemin qu'il convient de parcourir et de poursuivre.

Nous revenons pour conclure sur les Lumières avec *Voyager en Europe au temps des Lumières*, l'ouvrage monumental d'un historien, Gilles Montègre²¹, un travail que je veux qualifier d'admirable, hors norme, une somme d'érudition foisonnante, de recherches patientes et passionnantes dans « un vaste archipel de documents » dont l'essentiel est à l'état de manuscrits (p. 11), « un océan de papiers » (p. 12), une masse « aussi profuse que déconcertante » dans les armoires du domaine de Retou, proche de Saint-Emilion. Il a lui-même situé son « enquête » au détour d'une note (p. 502 n° 13), « au croisement de l'anthropologie micro-historique, de la sociologie pragmatique et de la nouvelle histoire des émotions. » Son champ de recherches est double : d'une part, il porte sur un homme au temps des Lumières, François de Paule Latapie (1739-1823), peut-être « fils caché » (p. 13) de Montesquieu, qui a laissé, entre autres, ses *Éphémérides*, 18 cahiers ou carnets, 3,5 millions de signes (certains codés, mais l'alphabet secret a été déchiffré !); d'autre part, se sont ajoutés « pour étudier l'expérience du voyage en Europe au XVIII^e siècle » (p. 14), 254 écrits (212 imprimés), 131 entre 1760 et 1789, 54 pour la seule année 1770, dont 106 d'origine française, 45 anglais, 20 italiens et 12 allemands. Pour définir la période étudiée, Montègre récuse, non sans raison, la notion de « préromantisme », préférant parler de voyages « de la raison sensible » (p. 22). Il faut aussi mentionner une riche iconographie, des tableaux (les 1313 « rencontres » du voyageur...), une cinquantaine de pages de notes, serrées, renvoyées à la fin (p. 581-624), une bibliographie embrassant sources imprimées et manuscrites d'une ampleur impressionnante (p. 581-624).

21. Gilles Montègre, *Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté*, Paris, Tallandier éd., 2024, 655 p.

Au sein de cette forêt qui semble défier tout travail d'approche, Montègre a tracé (voyage oblige...) quatre « sentiers » (p. 23). Le premier, « Les nouveaux territoires du voyage » (p. 31-135) concerne « les modalités d'appropriation de l'espace », « les voies traditionnelles » et « les chemins buissonniers », les moyens de transport et de déplacement, la documentation du voyageur, ses bagages matériels et intellectuels ; puis « les itinéraires » dessinant de nouvelles cartes de l'Europe, mais aussi « l'invention du voyage autochtone », « le triomphe de la petite patrie sur la grande » (p. 111), à l'intérieur donc du royaume (p. 110-121), sans omettre les pèlerinages à Ferney, « chez » Voltaire ou chez d'autres personnalités illustres. Avec « La société du voyage » (p. 145-270), deuxième partie, c'est « l'archipel des voyageurs » qui est longuement détaillé et « la rencontre avec l'autre ». La troisième partie (p. 273-376) permet, à partir du voyage comme fait culturel, de saisir de façon directe, vécue, ce qu'a pu être l'idéologie des Lumières. C'est un temps d'étude décisif, organisé autour de deux impératifs : « observer » et « savoir » (le *Sapere aude* kantien...). Il y a un art et une méthode pour observer (voir l'article « Observation » de l'*Encyclopédie*), mais Latapie fournit, à partir d'un tableau, une liste des « objets d'observation », entre taxinomie et thématique, des compléments et des précisions personnelles. Il faut aussi « observer le passé » (p. 306), puis « décrire et représenter » (p. 326-345), « mesurer et expérimenter » (p. 345-357), « capturer (le premier tourisme prédateur...) et classer » (p. 357-376).

Vient enfin la partie la plus originale, « Émotion et mouvement » (p. 379-491). Après avoir noté le rapport entre voyage et mouvement et émotions, unis par « évidence étymologique » (p. 380), c'est la « révolution » introduite par Sterne avec l'adjectif « sentimental », associé au voyage — nous sommes en 1769 — qui est justement signalée, mais aussi le « voyage des corps » et « l'éveil des sens » (p. 408). Au chapitre des émotions « esthétiques » (p. 419-456), on relèvera l'émotion associée à la découverte des antiquités (p. 426) et déjà l'intérêt pour le Moyen Âge (p. 429), la géographie du sublime, le volcan (p. 433) et le « pittoresque » des jardins. La diffusion de cette nouvelle notion, de cette nouvelle dimension du réel, est à chercher dans l'ouvrage de William Gilpin. C'est à lui qu'on doit le « triptyque » : voyage, pittoresque et paysage (p. 442), tandis que la fin de siècle impose trois « catégories esthétiques » : beau idéal, sublime et pittoresque (p. 454). Un dernier chapitre consacré aux « émotions politiques » (p. 457-491) accorde évidemment une attention aux événements politiques, mais, plus largement, on retiendra une « géographie des émotions politiques nées du voyage » (p. 458) et, plus encore, « le lent apprentissage de la liberté » (p. 476).

Dans sa conclusion, Gilles Montègre insiste sur l'importance de l'étude du voyage au temps des Lumières comme « chaînon manquant » (p. 493) dans la longue histoire des voyages. Le choix de journaux de voyage manuscrits permet de saisir l'expérience des voyages « dans toute leur variété et toutes leurs nuances émotionnelles » (p. 497) et d'identifier de curieux glissements dans les centres d'intérêt : l'Angleterre n'est pas la terre des spéculations morales et politiques, elle est aussi le pays des jardins ; l'Italie offre des

antiquités, mais aussi des espaces pour les sciences de la terre (p. 497-498). L'émergence du voyage « autochtone » est rappelée avec comme conséquence non le dépaysement, mais « l'empaysement » (p. 499). Assurément, ces conclusions plaident pour une histoire des voyages « au ras du sol et au fil des chemins » (p. 496). Le comparatiste a beaucoup à apprendre de ces leçons proprement magistrales.

L'histoires des idées, celles des sensibilités et des émotions qui ont défilé ne sauraient évidemment être, pour ce même comparatiste, de nouveaux domaines à reprendre ou à explorer, mais un ensemble de possibles questionnements à intégrer dans ses lectures et ses recherches²². Il y a dans les ouvrages recensés un outillage notionnel à réemployer, des thèmes à exploiter, à transposer — non sans prudence et précaution. Ce que Hervé Mazurel appelle « l'entrelacement constant du biologique et du social dans le domaine de notre vie émotionnelle²³ » est à retrouver dans les textes que nous étudions et à commenter. Le regard critique peut intégrer comme objet d'étude les mots, le vocabulaire, le langage qui disent les émotions, lesquelles sont à lire comme des constructions discursives, au même titre que les images, les thèmes et les mythes.

L'émotion n'est pas « pré-culturelle » mais « prééminement culturelle²⁴ ». Elle est d'ordre individuel — l'expression d'un « je » écrivant — mais aussi d'ordre collectif, social, prise dans une histoire culturelle, oscillant, dans ses mises en récit, entre idéologie et imaginaire, renvoyant à ce que le comparatiste nomme des thématiques d'époque²⁵. Une proposition comme celle-ci : « Ce n'est pas le réel que les hommes perçoivent, mais déjà un monde de significations²⁶ » est à prendre non comme une provocation, mais pour un principe tout à la fois méthodologique et poétique pour de nouveaux voyages dans les textes et les idées qui circulent dans la cité des hommes.

Daniel-Henri PAGEAUX

22. Citons, à titre d'exemple, la belle étude de Christine Baron, *Contextes littéraires, émotions judiciaires*, Paris, Classiques Garnier, 2020 [compte rendu de Judith Sarfati-Lanter, *RLC* 1/2022, p. 120-123].

23. Alain Corbin, Hervé Mazurel, *op. cit.*, p. 107.

24. *Ibid.*, p. 102.

25. C'est l'occasion de rappeler le plaidoyer de Georges Poulet — toujours d'actualité — pour la critique thématique qui « tend à se confondre avec cette histoire des idées, des sentiments, des imaginations qui devrait toujours être adjacente à l'histoire dite littéraire. », *Trois essais de mythologie romantique*, Paris, Corti, [1966], 1985, p. 135-136.

26. David Le Breton, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2004, cité par Alain Corbin et Hervé Mazurel, *op. cit.*, p. 12.